

PATRICK DEVILLE

LONGUE VUE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Aujourd'hui comme aux jours de Pline et de Columelle, la jacinthe se plaît dans les Gaules, la pervenche en Illyrie, la marguerite sur les ruines de Numance, et pendant qu' autour d'elles les villes ont changé de maîtres et de nom, que plusieurs sont rentrées dans le néant, que les civilisations se sont choquées et brisées, leurs paisibles générations ont traversé les âges et se sont succédé l'une à l'autre jusqu'à nous, fraîches et riantes comme au jour des batailles.

Michelet

1

© 1988 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073-1177-4

Voici un livre scientifique, car Skoltz et Körberg, effectivement, je les ai connus.

C'était en dix-neuf cent cinquante-sept et près d'une ville dont je tairai le nom, en début de matinée, vers huit heures et quart. Körberg marchait au bord de la route et tenait sa bicyclette par le guidon.

(Grin, grin, grincements réguliers de la bicyclette.)

Une paire de jumelles noires et un appareil-photo pendaient à son cou. Il portait pour tout vêtement un short en toile grossière, de couleur kaki, car c'est d'un pays chaud dont il s'agit.

Autour de lui, le paysage est calme et pré-socratique : herbes sèches, oliviers, grand pan de ciel bleu que traverse un chapelet de petits nuages compacts, chant des criquets, cric, cric, cric.

Körberg était sorti bien avant l'aube — à l'heure où les oiseaux s'éveillent —, aussi était-il sur le chemin du retour

lorsque Alexandre Skoltz apparut dans le viseur de ses jumelles. Körberg venait de photographier un couple de loriots (*Icterus galbula*), il avait appuyé sa bicyclette contre un poteau télégraphique, soulevé un fil de fer barbelé, descendu la prairie jusqu'à l'oued, d'où, après s'être abreuvé, il observait les environs.

Alexandre Skoltz pilotait une motocyclette Norton d'ancien modèle et de forte cylindrée. Jyl, en jupe jonquille, était juchée sur le tan-sad. La moto grimpaît les lacets vers la colline, le flanc des pneus passé au blanc de céruse. En contrebas, Körberg était debout sur de la mousse, les jumelles devant les yeux, et l'humidité traversait peu à peu les semelles en corde de ses espadrilles. Il va sans dire qu'il ne savait pas, alors, qui était Alexandre Skoltz. Ni, surtout, ce qu'il deviendrait. Il ne savait pas plus que la jeune fille était Jyl. Non, Körberg l'ignorait.

Tout à la jubilation d'une conduite souple et sportive, Alexandre Skoltz ne semblait pas suffisamment attentif pour apprécier, comme lui, le paysage sec et rocailleux. (Les jeunes gens, même les futurs artistes, sont toujours inattentifs.) A peine son regard suivait-il le ruban bleu du bitume, une route sinueuse et bordée d'oliviers qu'avalait la moto rouge. Jyl feuilletait un magazine de mode. Ses cheveux noirs flottaient au vent.

Par un effet optique propre aux jumelles, Körberg avait vu le soleil se poser, au même instant, sur le timbre de sa

bicyclette et sur les genoux de Jyl (un rai de lumière blanche qui soulignait l'ourlet de la jupe, enflammait le papier glacé). Il avait envoyé la molette de mise au point à l'infini et la moto surgit tout entière : inclinée dans le raidillon, elle faisait maintenant contrepoint à l'affaissement du cirque rocheux, plus au sud (au pied duquel paissait un chameau solitaire). Un avion laissait au-dessus sa traînée de givre, orientée nord-est sud-ouest. Körberg était bon observateur. C'était son métier. Il était scientifique.

Puis la moto avait pris à droite au carrefour, dans un bruit de gravillons déplacés. Körberg était redescendu vers son hôtel. Il avait les pieds mouillés. Telle fut sa première rencontre avec Alexandre Skoltz.

Il n'en tira aucune vanité. (Chacun d'entre nous a côtoyé des gens célèbres, ou qui, plus tard, devaient le devenir.) D'ailleurs le professeur Körberg était à l'époque plus connu qu'Alexandre Skoltz, lequel jouissait encore d'un remarquable anonymat. Le professeur Körberg publiait quant à lui depuis vingt ans, fascicule par fascicule, son *Grand Atlas ornithologique*. Mais le professeur Körberg n'avait pas le culte de la personnalité. Il libéra les sandows du porte-bagages, secoua sa chemisette et son pantalon, qu'il enfila. Sur les trottoirs chauds du centre-ville, le caoutchouc des pneus avait un bruit de succion. Il achetait une petite pastèque à un éventaire.

La moto avait franchi le premier hameau, un groupe de maisons basses et chaulées aux toits de tuiles mauves, entourées de vignes, et des poules blanches avaient jailli en caquetant. Roule moins vite, s'il te plaît, a demandé Jyl.

Skoltz a ralenti. Il a sorti une cigarette américaine d'un paquet souple et l'a allumée. Il portait des lunettes noires. Après avoir vérifié que le paquet était vide, il l'a froissé et l'a jeté derrière lui. Ce paquet resterait quelque temps sur le bas-côté, puis la pluie ferait pâlir ses couleurs, ainsi que le chameau imprimé (sur la cuisse duquel on aperçoit le Manneken-Pis). Peu à peu, il intégrerait le sous-sol. La moto traversa encore une étendue aride et ocre, ponctuée de figuiers de Berbérie à fleurs rouges, et ne s'immobilisa qu'aux abords de la ville, sur une place poussiéreuse. Skoltz coiffa son chapeau de feutre gris.

Jyl avait glissé son magazine dans une sacoche, coupé la place d'un pas décidé, entre les ânes et les détritrus, et poussait la porte en bois bleu d'une église décrépite. Dès la pénombre du seuil, elle sentit la fraîcheur se déposer sur ses bras nus. Les vitraux projetaient sur le dallage des formes colorées, jaunes et rouges, qui jouaient le long de sa jupe alors qu'elle remontait les travées. Elle s'assit sur une chaise dont le cannage picotait ses cuisses à travers le tissu.

Le plastique du paquet de cigarettes se déployait au soleil. Une poule s'en approcha, tendit le cou, le frappa du bec, s'écarta confuse.

C'est dans un café arabe, de l'autre côté de la place, qu'Alexandre Skoltz attendait Jyl. Le cafetier, un homme aux mains larges et velues, lui servait un verre de vin d'Espagne sur un carton-buvard, ainsi que cinq ou six bretzels, dans une soucoupe. (C'était une spécialité de la maison que de servir des bretzels avec le vin d'Espagne.) Un courant d'air agitait la trame ensoleillée d'un rideau. Un chat coulait d'un tabouret près du bar et plongeait sur les taches lumineuses. Alexandre Skoltz, silencieux, jouait au mikado avec les bretzels. Le chat se frottait contre la jambe de son pantalon, en ronronnant.

Alexandre Skoltz était irrité.

Pourtant, la première semaine de son séjour parmi nous avait été des plus agréables. Je l'avais rencontré, une fois ou deux. Il était l'invité d'Anton-Mokhtar, un ami de ses parents et l'ennemi personnel de Körberg.

Installé villa Stella, une petite maison au bord de la falaise, Alexandre Skoltz était bien traité. Chaque jour, après le petit déjeuner — qu'il prenait sous la véranda en compagnie d'Anton-Mokhtar —, il se promenait dans le jardin la veste sur l'épaule, identifiait les plantes, passait un doigt à travers le grillage peint en vert de la volière, laissait les perroquets le pincer. Derrière eux, des oiseaux plus petits, effarouchés, se jetaient d'une extrémité à l'autre de l'enclos en poussant des cris aigus. Des plumes arrachées tourbillonnaient en hélice jusqu'au sol. (Il y avait des moments, le matin,